

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.



Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.^{re} pour l'étranger.

En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées. format in-4.^e oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1816, comprendront les N^{os}. 421 à 439.

PARIS

Ce 9 Juillet 1816.

Les théâtres ont donné 18 pièces nouvelles dans le courant de juin ; la plus remarquable est *Charlemagne*, tragédie en 5 actes de M. Lemercier. Malgré le succès qu'il a obtenu à la deuxième représentation, cet ouvrage n'est pas digne de l'auteur d'*Agamemnon*, mais s'il est défectueux par le sujet, il offre des détails d'une grande beauté. *Charlemagne* restera-t-il au répertoire ? Cela est douteux.

En faisant jouer *la Rivale d'elle-même*, l'Odéon ne comptoit que sur un succès d'*Estime*. Ces succès-là n'enrichissent pas les théâtres. Heureusement *le chevalier de Canolle* attire toujours du monde.

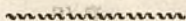
Dancourt vient de paroître avec assez d'avantage, aux Variétés. C'est un diminutif de la *Comédienne*, du moins quant au but, qui paroît être de nous prouver que l'on ne peut sans inconvénient s'allier à une actrice. Les acteurs de cette pièce trouvent tout naturel qu'on enlève une jeune personne de chez ses parens pour lui faire jouer la comédie.... Quelques couplets dédommagent de la faiblesse du fond. Voici un de ceux qu'on a redemandés.

Ain : *Il faut qu'on en passe par là.*

D'un seul mot l'hymen s'émerveille,
L'espègle amour en fait autant ;
Quand il boude, l'hymen sommeille,
L'amour s'endort s'il est content. (bis.)

Par fois l'amour nous laisse en route ,
 L'hymen n'est pas plus scrupuleux ;
 Enfin si l'amour n'y voit goutte ,
 Souvent l'hymen n'y voit pas mieux.

*



LES VICISSITUDES.

Je ne connois point d'obstacles que ne puisse surmonter une volonté ferme. Je ne sais pas de quels ennuis ne peut consoler une tendresse constante.

Il y a des époux qui ont de la fortune , de la santé , de l'esprit , mais qui manquent de jugement et qui sont fort malheureux , qui vivent sous le même toit sans être ensemble , qui sont le plus qu'ils peuvent hors de chez eux , et qui courent après des plaisirs qu'ils ne trouvent point , tandis qu'il y en auroit qui les attendroient à la maison , s'ils savoient mieux s'y prendre.

Je me suis marié malgré tout le monde ; et personne , excepté ma femme , ne vouloit entendre parler encore d'amour. On l'avoit destinée à un grand personnage , on avoit arrangé pour moi un mariage de convenance , on tenoit beaucoup à ces projets arrêtés sans notre participation ; et si l'on consentit à la longue à nous unir , ce ne fut qu'à condition que l'on ne seroit pas de la noce et qu'on ne nous verroit plus.

Ces conditions étoient dures , mais nous ne les en acceptâmes pas moins. Quand deux amans sont jeunes et bien épris , on leur imposeroit l'obligation de marcher sur la tête en allant à l'église , qu'ils y souciroient volontiers. Nous n'avions à la cérémonie ni parens , ni amis. Des témoins seulement , pris au hasard , nous accompagnèrent en fiacre jusqu'à la porte de l'hôtel où nous avions retenu un logement. Nous montâmes les degrés sans escorte , ma femme et moi , et je vous assure qu'elle fut bien surprise quand elle aperçut , sur le lit , une corbeille que j'avois fort bien arrangée. Les larmes lui en vinrent aux yeux. Elle savoit que je n'étois pas en fonds , et elle me sut un gré infini d'avoir cependant voulu lui donner cette marque d'attention.

Les femmes sont toujours touchées de présens pareils. Mais la circonstance ajoutoit encore au mérite de mon cadeau.

Les mariages de l'espèce du nôtre ont besoin de tourner comme le nôtre l'a fait , pour être à la fin justifiés. Je ne conseillerois pas à tout le monde d'en faire l'épreuve. En général , j'engage les jeunes filles à suivre , de préférence à tout , les leçons de leur mère. J'engage les jeunes gens à écouter leur père. Il y a mille avantages à ne pas s'écarter de ces principes. Je déclare donc que je ne donne pas ma conduite comme un exemple , mais comme une exception.

Après avoir fait la part de la morale , je reprends mon récit.

J'ai dit que ma femme avoit été enchantée de sa corbeille.

C'étoit une honnête juive qui me l'avoit fournie et garnie. Cette bonne dame avoit cru sur ma mine que j'épouserois quelque riche héritière, et à quelque-temps de là, elle fut bien surprise d'apprendre que j'avois épousé une fille sans dot. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

Dans la corbeille, il y avoit des robes brodées, des robes de crêpe, des schalls, et surtout un voile charmant. J'avois aussi songé au solide, et l'on voyoit sur le canapé un gros rouleau de toile cretonne pour faire des serviettes et des draps. Si j'avois voulu écouter la marchande, j'aurois fait un mémoire double, tant elle étoit disposée à m'accorder de crédit. Mais moi qui sentoie ma position, j'y avois mis de la mesure, et bien m'en prit; car plus tard j'eus de terribles débats à démêler avec ma créancière. J'avois toujours soin d'éloigner de ma femme les altercations. Elle se doutoit bien que je n'étois pas dans l'opulence, mais elle ne pouvoit s'imaginer quelle étoit l'exécuté de mes ressources.

Nous ne faisons pas trop mauvaise figure. Nous avions une femme de chambre, mais point de cuisinière. Nous allions dîner tous les jours chez le restaurateur. Ce train de vie étoit un peu échauffant, mais l'économie y trouvoit son compte. Nous avions pu nous caser dans un appartement de garçon, sans cave ni grenier; et je me souviens que nous avions pour le soir du vin de Bordeaux, dans lequel nous trempions des biscottes, avant de nous mettre au lit. C'étoit là notre souper. J'ai connu bien des jeunes gens qui ne le faisoient pas si splendide, et qui se contentoient d'un verre d'eau pure avec une brioche.

Un jour je me trouvai sans avoir de quoi payer notre dîner. J'avois espéré recevoir de l'argent, mais il n'en étoit point arrivé; et comme je n'étois pas à même de faire des épargnes, que d'ailleurs je n'y avois pas le caractère porté, je me vis tout à coup en un grand embarras. Ma femme étoit ce jour-là précisément dans ses accès de gaieté, elle avoit mis dans sa tête d'aller chez Véry faire une carte un peu soignée; elle nombroit par ses doigts les plats qu'elle vouloit prendre, et choisissoit les plus délicats, mais aussi les plus chers.

Je n'eus pas le courage de troubler une joie si douce; et sous le prétexte qu'il faisoit un temps couvert, que le soleil ne devoit point paroître, qu'il n'y avoit rien à craindre pour le teint de ma folle moitié, je lui enlevai son voile, je le pliai bien adroitement, et j'eus l'air de le serrer dans la commode, mais le fait est que je le confiai à la *bonne*, qui alla le mettre au Mont-de-Piété.

Ma femme ne savoit pas alors encore ce que c'étoit que le Mont-de-Piété. Elle a bien appris depuis à connoître ce bel établissement. Quoi qu'il en soit, l'argent qu'on me donna sur le voile fut expédié dans la soirée. Ma femme n'avoit jamais été si aimable. Je le devins à mon tour. J'avois fait monter du Champagne,

il chassa loin de moi toutes les vaines réflexions. Je me fis traiter comme un prince, et je passai là des momens délicieux.

Le lendemain, il fallut appeler à mon secours de nouveaux emprunts. Je mis successivement en gage tous les petits bijoux de madame; et je disois tantôt, que le voile étoit à blanchir; tantôt, que les diamans étoient chez le joaillier pour quelques réparations légères, mais indispensables.

O vous! qui vivez grassement dans votre terre, au milieu de vos fermiers et de vos richesses, vous devez être bien étonnés de toutes mes révélations, vous n'imaginez guères ce que c'est que ces misères, et vous ne savez pas dans quelles angoisses on passe son existence, quand on est obligé, comme dit le proverbe, de *tirer le Diable par la queue*.....

Il vint une époque où il ne me fut plus possible de cacher à ma femme l'état de mes affaires. Je lui en fis l'aveu avec toutes les précautions convenables, et elle prit la chose le mieux du monde. Les femmes fidèles ont un courage surnaturel. La sérénité de la mienne ne fut pas un instant troublée. Elle me reprocha seulement avec grâce de l'avoir trompée si long-temps. Elle regrettoit les dépenses inutiles auxquelles mille fois elle s'étoit livrée; et enfin, elle termina par me prêcher la réforme dans les termes les plus persuasifs.

Une si belle conduite méritoit une récompense. Elle ne tarda pas à l'obtenir. Nos parens, qui ne nous perdoient pas de vue, quoiqu'ils eussent l'air de nous avoir abandonnés tout-à-fait, apprirent à quelle extrémité nous étions réduits et quelle grandeur d'âme nous savions déployer dans notre infortune; ils en furent frappés et attendris. Ils résolurent de faire cesser nos peines, et jugez de l'émotion que nous éprouvâmes lorsqu'un matin nous vîmes s'arrêter sous nos croisées une calèche qui nous étoit adressée.

Un domestique vient avec mystère nous prier de monter dedans. Nous balançâmes deux minutes, puis en riant, nous suivîmes ce valet de bon augure. Nous voilà placés, les chevaux partent au grand trot, et je vous laisse à penser quels transports éclatèrent quand nous vîmes accourir vers nous nos pères, nos mères, nos sœurs, nos frères, nos cousins, nos cousines et toute la famille, en un mot, qui s'étoit réunie pour nous recevoir.

Depuis ce temps, nous sommes, non pas plus amoureux, mais plus tranquilles; nous sommes plus à notre aise, mais non pas peut-être plus heureux. On nous assujettit maintenant à une sotte étiquette que nous n'avions pas dans notre obscurité. Enfin, il en faut prendre son parti. Il m'étoit arrivé plus d'une fois d'étendre moi-même la cire sur mes bottes, quand je voulois aller faire un tour au boulevard de Gand; et maintenant j'ai dix paires de chaus-sures qui m'attendent, fraîches et luisantes, dans mon cabinet. Je sortois à pied, même par la pluie, ayant à la main le modeste parapluie à canne. Maintenant je me sers fort peu de mes jambes, et il semble que je ne puis plus sortir qu'en wiski. Quand ma

femme vouloit aller à la promenade , c'étoit moi souvent qui la laçois , je nouois ses cordons , je mettois l'épingle de son fichu , pendant que la *suivante* achevoit de coudre le tulle au chapeau , ou la garniture au bas de la robe. Aujourd'hui les toilettes sont changées , sans mon aide , deux ou trois fois par jour , et ma femme prétend qu'elle n'est plus aussi bien habillée !...

A C **

Un Hollandais desire trouver des élèves pour leur enseigner sa langue. S'adresser au Bureau du Journal des Dames.

LES SILPHES.

Est-il vrai ? vous croyez aux *Silphes* : vous , Monsieur , avec vos vingt ans passés !

— Oui , Madame , tout aussi fortement qu'une femme de dix-huit ans croit à la bonne-aventure qu'on tire avec les cartes.

— Les *Silphes* sont des habitans de l'air ; leur existence toute aérienne me paroît bien difficile à prouver ; et j'ai presque toujours traité de discours en l'air tout ce qu'on m'a dit là-dessus.

— Madame , les *Silphes* sont des êtres charmans. Je ne vous répéterai point ce qu'en on dit plusieurs auteurs célèbres qui ont eu l'avantage d'être en rapport avec eux. Ces êtres sont formés d'air , ils vivent de l'essence de l'éther. Milton a donné des détails fort curieux sur la cuisine des anges de son poëme : on ne sait presque rien relativement à celle des *Silphes*. Mais j'ai lieu de présumer que leur bouche est moins faite pour recevoir les alimens que pour livrer passage à leurs aimables discours.

— Ils vous ont parlé quelquefois , peut-être ?

— Oui , Madame.

— Vous plaisantez. Cela n'est pas possible.

— Je dois dire cependant que je n'ai entendu que des *Silphides*. Mais comme , lorsque les dames parlent , elles ont bientôt appris à parler aux hommes , j'ai lieu de croire que l'on converse dans le pays de *Silphirée* comme dans les salons de la Chaussée-d'Antin.

— Dans quelle langue parlent ces *Silphides* ?

— Leur langage est d'une nature particulière. Les sons en vont à l'âme , et s'y font entendre avec un charme inexprimable. Mais l'on ne peut décider si c'est du Français , de l'Italien ou toute autre langue.

— Et de quoi vous entretiennent vos *Silphides* ?

— On ne peut bien définir l'objet de leur conversation. Elles ont des pensées extraordinaires. On les comprend , lorsqu'elles parlent ; l'âme se met à la hauteur convenable ; mais lorsqu'elles cessent de parler , on perd le souvenir de leurs pensées , et il ne reste qu'un sentiment délicieux dont l'âme éprouve long-temps l'impression.

— Voilà une existence bien problématique ? Mais , au moins , vous me direz quelque chose de leur figure , de leur mise , de leur toilette : car enfin , il faut que ces êtres aient quelque chose de réel à quoi l'on puisse les reconnoître.

— Représentez-vous, Madame, une de ces figures.... non , non ce n'est pas cela. Plutôt, une de ces statues grecques.... je me trompe.... attendez, les vierges de Raphaël.... ce n'est pas encore cela.

— Est-ce que leur figure n'est pas plus facile à reconnoître que leur langage ? Mais , du moins , quelle est leur mise ? Ont-elles des schalls, des écharpes à l'Ecoissaise, des witzchouras ?

— Non. Elles ont tout simplement une robe dont on ne peut définir la couleur, et qui réunit les attraits de toutes les couleurs. Elle est nouée.... non, elle s'étend librement, et ses plis, en se mouvant, produisent un murmure semblable à celui du zéphir dans un buisson de roses.

— Ce que vous dites-là est fort clair ; et il seroit, sans doute, très-facile de faire un bon signalement d'après les détails que vous donnez.

— Quelquefois, s'il faut vous l'avouer, la Silphide qui daigne m'honorer de sa douce bienveillance, prend les traits de quelques mortelles. Un jour, (non, c'étoit une nuit, car elle ne se présente jamais que dans l'ombre) une nuit, dis-je, elle se montra à moi sous vos traits.

— Quelle plaisanterie ! Et que vous dit-elle étant sous ma figure.

— Elle me laissa dans une sensation délicieuse.... Mais je ne dois point entrer dans ces détails ; car, bien que ce fût votre image qui m'entretenoit alors, ce n'étoit pas vous ; et ce sont des secrets....

— Vous êtes d'une discrétion admirable ! votre Silphide et moi n'avons qu'à l'admirer. Mais ne trouvez-vous pas un peu indiscret, de la part de ces êtres aériens, de prendre notre visage, à nous autres êtres terrestres et matériels ? Car enfin ces êtres-là ne peuvent-ils pas nous compromettre, jusqu'à un certain point, dans leurs conversations secrètes avec les jeunes gens ?

— Non, Madame, le respect qu'elles inspirent est égal à leur beauté.

— Je voudrois bien que vous m'apprissiez comment il faut s'y prendre pour voir quelqu'un de ces êtres hétéroclites : ce seroit pour m'indemniser de l'emprunt qu'ils font de ma figure.

— Ah ! Madame, il vous sera aisé de l'apprendre. Cependant ils n'écoutent que peu de personnes. Ils ne se rapprochent que de certaines âmes qui ont quelque légère affinité avec leur essence. Un de mes amis croyoit qu'il auroit un jour le bonheur de voir une Silphide ; voici la lettre qu'il m'écrivit, après avoir attendu long-temps en vain.

» Vos Silphides, mon cher Adolphe, sont, pour moi, les plus

» cruelles personnes du monde. Je les attends sous l'orme depuis
 » plus de six mois. Avant hier, cependant, après une aimable
 » lecture, faite dans mon lit, j'éteignis ma bougie. Je m'endor-
 » mais, lorsque j'aperçus une petite lumière, semblable à celle
 » dont vous m'avez parlé. Mon cœur battit alors de toute sa force.
 » Je croyois entrevoir un de ces êtres si long-temps attendus. Mais
 » qui le croiroit ! ce feu n'étoit que celui de la mèche de ma bou-
 » gie que j'avois mal éteinte. Après une telle aventure, j'ai pris
 » le parti d'attendre les Silphides en dormant.... »

X * *

~~~~~

## LES DEUX ÉPIS.

FABLE.

Un Épi de belle apparence ,  
 Jeune, vert, mais plein d'arrogance ,  
 Élevoit orgueilleusement  
 Sa tête vers le firmament ;  
 Il insultoit un épi, son confrère ,  
 Qui plus chargé de grains, baissoit modestement  
 La sienne vers la terre.  
 Tu n'oses comme moi regarder le soleil ,  
 Lui disoit-il ; tu te courbes , pareil  
 A ce chétif millet, ce végétal timide :  
 Imite-moi ; ne sois plus si stupide.  
 Tu ne sais rien : tu ne vois point aux cieux  
 Les astres se mouvoir, se former la tempête ;  
 En baissant lourdement ta tête.  
 Tu la relèves bien et tu n'en vaux pas mieux ,  
 Répond l'autre à son tour ; car d'un fruit précieux  
 Ta tête encor n'est point chargée ,  
 Elle est vide, sans poids, et c'est sa vanité,  
 Qui vers le ciel l'a seule dirigée ;  
 Mais par les bienfaits de l'Été,  
 Si de grains elle étoit remplie ,  
 Tu la baisserois comme moi ,  
 Et tu saurois alors pourquoi  
 De t'imiter je n'ai point la folie.



A l'Épi jeune et vert, ressemble l'ignorant,  
 Il prétend tout savoir ; il prétend tout entendre,  
 Et la tête levée, il tranche fièrement,  
 Presque sur tout, sans rien comprendre ;  
 Mais l'homme instruit et qui sait bien,  
 De même que l'Epi dont la tête est remplie,  
 Courbe la sienne et s'humilie  
 Parce qu'il sait qu'il ne sait rien.

Par M. Jacques JUGE.

On fait maintenant un grand débit d'une eau pour la bouche, que l'on nomme *Elixir d'Hermann*, et qu'on doit au célèbre médecin naturaliste de ce nom. Cet Elixir blanchit les dents, en détruit le tartre, prévient ou guérit la carie, fortifie les gencives et entretient la bouche fraîche.

Un nouveau cosmétique, appelé *Baume oriental*, est aussi fort recherché par les Dames. Il leur procure, dit-on, le rare avantage de maintenir la fraîcheur et la beauté de leur tein, et d'effacer les taches de rousseur qui pourroient altérer la blancheur de leur peau.

Les flacons se vendent 3 fr. et 6 fr., chez M. Monbet, pharmacien et fabricant de chocolat, rue Saint-Honoré, n° 354, au coin de la place Vendôme.

#### MODES.

Au haut de la forme de beaucoup de chapeaux de paille jaune ou de sparterie lisse, est un énorme rouleau de gaze blanche, plissée à plis serrés. D'autres chapeaux ont pour ornement un cordon de fleurs ; mais ce cordon ne borde point le haut de la forme du chapeau ; il est posé en façon de diadème. Les rubans rayés et nus sont encore d'un usage très-fréquent. Quelques modistes bordent avec ces rubans un fichu d'étoffe verte, qu'elles posent sur un chapeau de grosse sparterie : contre l'usage, la pointe du fichu se trouve en haut. Les gros œillets seuls, les roses seules et le chèvre-feuille, ont succédé aux bouquets à la jardinière.

Outre les festons de couleur, sur le bord des volans, on a d'abord mis quelques pois, puis une palmette ; aujourd'hui c'est un moulinet, ou une feuille de rose. Au haut des manches et à leur extrémité, sont aussi des broderies en couleur ; on brode même quelquefois la couture du dessus de la manche.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1576.

Ayuntamiento de Madrid,